UNIVERSITÉ DE FRANCE
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE
DE
LAMARTINE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

Et soutenue publiquement le 20 Juillet 1895, à 4 heures.

PAR

LUCIEN CORDELIER

Speravit anima mea.

PARIS
IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET
13, RUE CUJAS, 13

1895

PQ
2329
.C6
1845
SMRS



SITAIRE

UNIVERSITÉ DE FRANCE
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

DE

LAMARTINE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

Et soutenue publiquement le 20 Juillet 1895, à 4 heures.

PAR

LUCIEN CORDELIER

Speravit anima mea.

PARIS
IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET
13, RUE CUJAS, 13

1895

SABLE
LLECTION
SABLE

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examinateurs de la soutenance :

M. Lichtenberger, *Président de la soutenance.*

MM. Lichtenberger, Allier, Stapfer, *Examinateurs.*

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

209

A LA MÉMOIRE DE MON AMI

PAUL FILLION

A MONSIEUR LE PASTEUR

ÉMILE VURPILLOT

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lvolutionrelig00cord

L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

DE LAMARTINE

INTRODUCTION

Voilà plus d'un quart de siècle que s'est éteinte à Passy la voix mélodieuse du cygne de Mâcon, du doux chantre inspiré qui, à l'aurore de ce siècle, révéla à la France la poésie qui depuis longtemps y semblait morte, qui fit tressaillir à ses vers immortels toutes les âmes sensibles d'alors, enchanta toute une génération, essaya son noble génie aux luttes politiques et fut un instant, par sa parole magique, le dictateur incontesté d'une révolution qu'il ne put, à son gré, conduire et modérer; puis, rejeté par le peuple qui en avait fait son idole au point de crier un jour sur son passage : « Vive le roi Lamartine! », délaissé par tous, sauf par quelques amis fidèles, accablé de dettes, fruits de son imprudente et généreuse prodigalité, vécut tristement une sombre vieillesse et mourut dans l'oubli. Et la France ne s'aperçut pas qu'elle venait de perdre le plus harmonieux, le plus pur, le plus noble, le plus grand de ses poètes. Cet oubli

dure encore. Mais pourtant on voit déjà paraître à l'horizon les signes précurseurs d'une nouvelle aurore. On se remet à lire Lamartine, que les dévots de l'école parnassienne pensaient avoir enseveli bien profondément sous leur mépris. On se remet à le lire, et il faut s'en féliciter, car il est le plus propre, parmi tous nos poètes, à nous soulever au-dessus des tristesses et des abaissements de l'heure présente et à nous inspirer de hautes et religieuses aspirations.

C'est en mars 1820 que parurent, sans nom d'auteur, les *Méditations poétiques*. En quelques jours elles eurent un succès prodigieux. Tout le faubourg Saint-Germain fut émerveillé, et le roi lui-même fit féliciter le jeune poète. Victor Hugo, tout jeune encore et inconnu, le salua par un cri d'admiration. Il avait enfin trouvé « des poèmes d'un poète, des poésies qui sont de la poésie » (1).

Les *Deuxièmes méditations*, en 1823, furent accueillies plus froidement; Lamartine dit parce qu'elles étaient les secondes. Cependant sa gloire continue à grandir. Elle atteint son plus haut degré avec les *Harmonies poétiques et religieuses* en 1830. L'Académie française venait de recevoir Lamartine dans son sein.

Dans les années qui suivent, la politique absorbe Lamartine. Ce n'est pas qu'il cesse de produire. *Jocelyn* et

(1) *Littérature et philosophie mêlées.*

la *Chute d'un ange* sont de cette époque. Ce sont ces deux poèmes qui le firent taxer de panthéisme. Pour ne citer qu'un des critiques qui le prirent à partie, Vinet l'attaqua violemment dans plusieurs articles du *Semeur* et de ses *Essais de philosophie morale et de morale religieuse*. A notre avis, il a de beaucoup dépassé la mesure et fort peu compris notre poète.

Le second empire marqua l'établissement et le triomphe de l'école parnassienne, héritière du romantisme dont elle exagéra surtout les défauts. Cette école ne pouvait goûter Lamartine. Elle relève surtout la faiblesse de ses rimes. Leconte de Lisle considère à peine Lamartine comme un poète. On lui reproche aussi le caractère personnel de sa poésie.

Après sa mort, Lamartine continue à rester profondément ignoré. Le Parnasse régnait toujours. Victor Hugo rayonnait comme le premier poète de France, et sa mort même fut un triomphe. De nos jours une réaction semble se faire en faveur de Lamartine. Plusieurs ouvrages ont paru sur lui. Pour ne citer que les principaux : *Les souvenirs de Lamartine, par son secrétaire intime,* Ch. Alexandre, la belle étude de M. Charles de Pomairols, et l'ouvrage de M. Emile Deschanel. L'an dernier, dans le numéro du 1er septembre de la *Revue chrétienne*, M. Charles Fuster saluait « le retour d'une gloire ». Et tout dernièrement, le 30 mai 1895, M. de Hérédia rendait à Lamartine, dans son discours de réception à l'Académie française, l'hommage que trop

longtemps son école lui refusa. C'est un heureux indice. L'injuste oubli dont se plaignait, il y a bientôt dix ans, M. Brunetière, a cessé; Lamartine va reprendre son rang, et « il se pourrait bien que ce fût le premier » (1).

Lamartine est, nous l'avons dit, le plus religieux de nos poètes. On citerait difficilement une de ses pages où ne respire un parfum d'idéal, où l'on ne sente passer une longue aspiration vers l'infini. Mieux que tout autre, il a senti dans la nature et dans sa vie l'action d'une puissance supérieure. Il a été un esprit essentiellement religieux, si l'on accepte la définition de Schleiermacher, car nul ne s'est senti davantage dépendant et responsable à l'égard de Dieu; nul n'a plus constamment reconnu la présence de Dieu dans son âme. Ses joies et ses tristesses, ses amours, ses malheurs, ses actes politiques, il rapporte tout à Dieu, principe et fin de toutes choses.

On a quelquefois avancé que c'était là pure affaire d'imagination, et qu'en religion, comme dans tous ses autres sentiments, Lamartine n'avait jamais apporté beaucoup de profondeur. Ce serait une religion de poète qui se grise lui-même de ses vers et chante des hymnes sonores, qui ne sont qu'un harmonieux cliquetis de paroles plus ou moins émues, plus ou moins sincères. Mais c'est une affirmation qu'il est impossible de soutenir quand on a lu sa correspondance et ses discours politi-

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1886.

ques. Dans ses lettres surtout on peut se convaincre qu'on est en présence d'un homme profondément et essentiellement religieux. Qu'on dise qu'il n'a jamais apporté beaucoup de précision à formuler ses croyances, soit, mais qu'on ne conteste pas son sentiment religieux profond et sincère.

Si Lamartine n'a pas donné à sa foi des formules dogmatiques (il n'était pas théologien), nous trouvons néanmoins dans ses écrits une foule d'indications sur la nature de ses croyances en général, aussi bien que sur leur état à chaque moment donné de son existence. Sans effort et sans une abstraction pénible pour le lecteur autant que pour l'écrivain, il est le plus philosophe de nos poètes; sa pensée, sans être d'une précision algébrique, est toujours très claire, et le vague qu'il est convenu de lui attribuer n'existe souvent que dans l'esprit de ceux qui ne le lisent pas. Nous pouvons suivre sans difficulté le développement de sa pensée religieuse, marqué très nettement pour les grandes phases dans ses ouvrages littéraires, et pour le détail dans ses lettres intimes et dans certains de ses discours.

Cette évolution religieuse ne présente pas de saut brusque, pas de crise; elle est un développement régulier, continu, sans secousse. Bien différent de Lamennais avec lequel d'abord il se rencontrait, sa vie ne présente pas de coupure, pas de fossé infranchissable, la séparant en deux parties différentes et presque opposées. L'un est comme un vaisseau jeté par la tempête sur les récifs de la

côte et qui va s'y briser, l'autre vient mollement échouer sur une grève insensiblement inclinée. Le premier brûle ce qu'il a adoré et éclate en malédictions contre l'Église dont il est sorti; le second garde toujours le plus noble respect pour les maîtres de son enfance, même lorsqu'il se voit obligé de combattre à la tribune les prétentions politiques des Jésuites. Le fruit ne maudit pas l'arbre qui l'a porté, ni l'oiseau le nid qui fut l'abri de sa faiblesse. Lamartine garda toujours la plus sainte vénération pour la foi de sa mère et a pu écrire ce vers :

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe!

Il ne sera pas sans intérêt ni sans profit de suivre la route parcourue en religion par Lamartine, de marquer les diverses étapes de sa carrière, et d'essayer de trouver les raisons pour lesquelles tel ou tel changement s'est produit dans sa manière de voir. Si rien d'humain ne nous est étranger, rien surtout de ce qui appartient aux représentants les plus grands et les plus nobles de l'humanité ne nous est étranger. Mais surtout nous nous intéressons à leur pensée, à leur foi, à leurs croyances religieuses, comme aux plus hautes manifestations d'esprits supérieurs. Les grands hommes sont les flambeaux de l'humanité, qui éclairent sa marche souvent pénible vers un but ignoré, mais auquel un invincible instinct les pousse : il n'est pas indifférent de savoir si ces phares nous éclairent, et dans quelle direction ils entraînent les foules qui marchent après eux.

Notre titre l'indique, ce que nous voulons étudier, c'est l'évolution religieuse de Lamartine. Nous ne prétendons pas faire une étude complète de sa foi religieuse et entrer dans le détail de ses croyances. Nous voulons marquer la marche qu'il a suivie, les différents points où il est passé. Ceci explique que nous passons sous silence bien des points importants qui trouveraient place dans une étude de la religion de Lamartine. Nous avons indiqué surtout les changements, les traits qui font voir le développement, et nous avons laissé dans l'ombre ceux qui n'y auraient pas contribué.

Nous commencerons par rechercher rapidement à quelles influences fut soumise l'enfance de Lamartine, sa mère, les jésuites de Belley, ses lectures, etc. Puis, dans un premier chapitre, nous étudierons sa jeunesse, son temps de formation. Nous passerons ensuite à la période de 1820-1830 remplie par ses *Méditations* et ses *Harmonies* et par sa carrière diplomatique. Ensuite nous verrons Lamartine homme politique et le progrès de sa pensée alors. Dans un dernier chapitre, nous étudierons rapidement sa vieillesse, qui ne présente rien de bien saillant. Enfin, dans un chapitre additionnel, nous examinerons en quelques mots ce qu'il faut penser du panthéisme de Lamartine.

CHAPITRE I

LES ORIGINES RELIGIEUSES DE LAMARTINE

Lorsque l'on veut décrire une route parcourue, il faut d'abord bien fixer le point de départ. Quel est-il pour Lamartine? Quelle est la religion de son enfance? Quels facteurs ont contribué à la former, et dans quelle mesure chacun d'eux a-t-il agi? Quels éléments de ces actions originelles peuvent expliquer certains développements postérieurs? Voilà ce qu'il nous faut déterminer d'abord.

La première influence et la plus durable qui se fait sentir sur un homme est celle de la famille.

« Heureux celui que Dieu a fait naître d'une bonne et sainte famille (1)! »

Et dans la famille, et cela est vrai surtout des hommes supérieurs, c'est la mère qui a la première et la plus importante action sur le développement futur de l'enfant. Notre mère ne se contente pas de nous porter neuf mois dans son sein et de nous nourrir de son lait maternel ; son œuvre n'est qu'ébauchée quand elle n'a fait que cela; notre mère nous enfante surtout par les soins dont elle

(1) *Confidences*, I, 2.

entoure notre enfance et par les impressions qu'elle reflète dans notre jeune âme et qui marquent d'une empreinte ineffaçable la cire encore molle de notre esprit; elle nous donne surtout sa piété : second enfantement plus douloureux souvent encore que le premier, enfantement dans la prière et dans les larmes. Tous les grands hommes ont reconnu et proclamé cette action de la mère et combien ils lui devaient. Tout le monde connaît ces beaux vers de Victor Hugo :

Oh! l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie!
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie!
Table toujours servie au paternel foyer :
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier!

Lamartine ne fait pas exception à cette règle. Il a éprouvé tout jeune la douce piété de la plus tendre mère; son âme s'est ouverte par elle à l'amour divin qui la remplissait. C'est en termes émus qu'il a toujours parlé de sa mère et qu'il lui rapporte sans cesse ce qu'il a de meilleur. Peut-on parler de sa mère avec plus de piété que ceci :

« Je crus qu'un ange était venu me visiter, et je restai longtemps immobile après son départ, avec ses paroles dans le cœur et son baiser sur le front (1). »

Religieusement, madame de Lamartine se distinguait par une piété vivante et personnelle, par « un sentiment aimant, tendre et consolant de l'infini ». Confiante dans

(1) *Nouvelles Confidences*, I, 20.

la Providence, elle priait en toute circonstance Dieu de l'assister, elle lui rendait grâce pour tout ce qui lui arrivait, et se soumettait simplement à sa volonté. Sa piété se manifestait dans toutes ses actions par une douceur et une tendresse inaltérables. C'est cette foi tendre et vivante qu'elle s'efforça de donner à son fils.

« Ce qui l'occupait par-dessus tout, c'était de tourner sans cesse mes pensées vers Dieu et de vivifier tellement ces pensées par la présence et par le sentiment continuels de Dieu dans mon âme, que ma religion devînt un plaisir et ma foi un entretien avec l'invisible. Il était difficile qu'elle n'y réussît pas, car sa piété avait le caractère de tendresse comme toutes ses autres vertus (1). »

Cette piété était la foi catholique, mais tempérée par un caractère aimant. Elle allait régulièrement à la messe tous les matins et chaque fois qu'elle n'en était pas absolument empêchée. Elle passait quelques instants de l'après-midi à dire son chapelet avec ses filles. Un jour elle vit le pape à Lyon, et voici ce qu'elle en dit :

« J'eus beaucoup de peine à arriver jusqu'à son trône pour baiser sa mule; cependant j'ai eu ce bonheur (2). »

Elle était pourtant dégagée de superstitions.

« Elle n'était pas dévote dans le mauvais sens du mot ; elle n'avait aucune de ces terreurs, de ces puérilités, de ces asservissements de l'âme, de ces abrutissements de la pensée qui

(1) *Confidences*, IV, 9.
(2) *Manuscrit de ma mère*, LXIV.

composent la dévotion chez quelques femmes et qui ne sont en elles qu'une enfance prolongée toute la vie (1). »

Elle n'attachait pas une importance exagérée aux pratiques religieuses. Habitant à Milly, et se trouvant assez loin de toute église, elle pense qu'elle priera aussi bien chez elle et avec autant de ferveur (2). Ce qu'elle place avant tout, c'est l'accomplissement de ses devoirs journaliers, de ses devoirs d'épouse et de mère. Un jour elle assiste à la prise d'habit d'une religieuse. Elle admire un tel renoncement, mais en se disant qu'au fond les devoirs d'une mère de famille sont tout aussi difficiles et peut-être davantage, car en se mariant la femme fait aussi vœu de pauvreté, puisque son mari dispose de tous ses biens, d'obéissance à son mari et de chasteté (3).

Alix des Roys, c'est le nom de jeune fille de madame de Lamartine, avait, avant son mariage, été chanoinesse noble au chapitre de Salles, institution semi-monacale, semi-mondaine, qui ne liait par aucun vœu. Elle en avait gardé des habitudes pieuses, comme, par exemple, de lire le plus souvent des ouvrages de piété. Elle goûtait beaucoup aussi les *Confessions* de saint Augustin, le *Génie du christianisme* et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand. Elle évitait les lectures frivoles et craignait, par scrupule de piété, d'aller au théâtre.

(1) *Confidences,* IV, 20.
(2) *Manuscrit de ma mère*, XXXIII.
(3) *Manuscrit* ...., LXII.

Madame de Lamartine ne cherchait pas à donner à ses enfants « une dévotion chagrine » au-dessus de leur âge.

« Toutes nos leçons de religion se bornaient pour elle à être religieuse devant nous et avec nous. La perpétuelle effusion d'amour, d'adoration et de reconnaissance qui s'échappait de son âme était sa seule et naturelle prédication (1). »

Elle s'attachait surtout à leur montrer Dieu partout, à leur faire sentir sa présence et leur apprenait à rendre grâces pour tous les événements heureux qui leur arrivaient. Voilà la première et excellente instruction religieuse de Lamartine.

De son père, Lamartine ne reçut rien au point de vue religieux. Ancien capitaine de cavalerie, il n'avait rapporté des camps que le scepticisme tolérant du dix-huitième siècle et la politesse des officiers de l'ancien régime. Sa religion, tout extérieure, était plus une tradition de famille qu'un sentiment personnel.

« Mon père n'était pas dévôt, mais il était honnête homme; l'amour et le respect de sa charmante femme le rendaient pieux (2) ».

Pour les autres membres de sa famille, ses oncles et ses tantes, tous non mariés, nous ne nous y arrêtons pas. Nous ne signalons que l'abbé de Lamartine, son

(1) *Confidences*, V, I.
(2) *Mémoires inédits*, I, 11.

oncle, qui, prêtre sans vocation parce que sa famille avait voulu qu'il le fût, se hâta de profiter de la Révolution pour abandonner l'état ecclésiastique et aller cultiver ses laitues dans sa terre d'Ursy.

Notons toutefois encore la tante de Lamartine, madame du Villars, qui, ayant fait dans sa jeunesse des vœux forcés, rentra dans le monde à la Révolution, mais qui, tout en les maudissant. ne se crut pas autorisée à reprendre ses vœux. Esprit raisonneur et subtil, toujours disposée au scepticisme et au doute, mais rétablissant par des actes de volonté sans cesse répétés une foi toujours menacée, tracassière et intolérante en matière de dévotion, de cérémonies religieuses, « de livres orthodoxes ou non orthodoxes à lire », elle était, avec son frère aîné, chef incontesté et tyrannique de la famille, la terreur de Lamartine enfant. Si elle eut une action religieuse quelconque sur sa piété, ce ne fut évidemment que comme repoussoir.

Lamartine reçut ses premières leçons de l'abbé Dumont, curé de Bussières, paroisse dont dépendait Milly. Devenu prêtre malgré lui, l'abbé Dumont, qui fut le type de Jocelyn, allait plus volontiers à la chasse qu'il ne lisait son bréviaire. C'était un jeune prêtre élégant, admirateur passionné de Raynal, de J. J. Rousseau et de Voltaire. Son influence sur le futur poète se borna probablement à lui faire apprendre deux ou trois déclinaisons latines.

Après avoir passé quelque temps dans une institution privée de Lyon, dont il garda toute sa vie un très médiocre souvenir et dont il s'enfuit, Alphonse de Lamartine fut placé chez les Pères de la Foi, à Belley, où il fit toutes ses études. Les Pères de la Foi étaient des Jésuites qui, ne pouvant demeurer en France sous leur vrai nom depuis leur expulsion en 1765, avaient pris ce déguisement pour y rentrer subrepticement. C'est là que Lamartine allait passer quatre années de sa vie et recevoir des impressions durables.

Là, il se trouva dans un tout autre milieu qu'à Lyon, dans un milieu religieux, parmi des hommes pieux et doux dont il garda le meilleur souvenir. Ce qui ne veut nullement dire que, dans la suite, il ne se permît pas de juger, et de juger très sévèrement, la politique cauteleuse de cet ordre envahissant. Mais en condamnant les principes de la société, il n'oublia jamais les hommes, et qu'il en avait reçu d'excellentes leçons, et qu'en somme il y avait subi une très bonne influence. Il s'en est expliqué clairement à la tribune de la Chambre des députés, dans un discours sur la liberté des cultes, prononcé le 3 mai 1845.

« Elevé dans une maison de Jésuites tolérée à cette époque, sous l'Empire, j'ai respiré depuis l'air de mon siècle, je me suis imprégné de toutes les idées de mon époque, j'ai perdu et gagné des opinions entièrement différentes de celles qui me furent inculquées en politique, en religion, en liberté dans mes premiers jours; mais ce que je n'ai pas perdu, ce que vous ne voudriez pas que j'eusse perdu, c'est mon res-

pect, ma reconnaissance pour les premiers maîtres de mon enfance. »

Ces paroles provoquèrent les applaudissements de toute l'Assemblée. Si nous avons fait la citation si longue, c'est qu'elle ne renferme pas seulement la marque d'un esprit toujours respectueux du passé, qui ne s'en sépare pas pour le vain plaisir de le combattre, mais en même temps elle nous indique que Lamartine voyait clairement les progrès que sa pensée avait faits, et n'entendait pas se river à un passé mort et désormais à jamais impossible.

Dans la maison des Jésuites, Alphonse de Lamartine est sous une influence de piété. Il s'y abandonne avec l'impressionnabilité très grande de sa nature, et trouve très agréables les offices religieux. La musique, le silence, les parfums d'encens, y communiquaient à tous, mais surtout à lui, « une espèce de contagion sacrée. »

« On y respirait un air surhumain; on en sortait béatifié (1). »

Nous ne pouvons nous arrêter comme nous le voudrions aux divers maîtres que Lamartine eut à Belley, les Pères Debrosse, Dumouchel, Wrintz, Varlet et surtout Béquet, qu'il eut pendant trois ans comme professeur. Après avoir reconnu leur foi sincère et leur vie pure, Lamartine apprécie ainsi leurs doctrines :

« Si leur foi eût été moins superstitieuse et moins puérile, si leurs doctrines eussent été moins imperméables à la raison,

(1) *Mémoires inédits*, II, 20.

ce catholicisme éternel, je verrais dans les hommes que je viens de citer les maîtres les plus dignes de toucher avec des mains pieuses l'âme délicate de la jeunesse (1). »

C'est au collège de Belley que Lamartine forma ses premières et plus durables amitiés. Il nous faut en dire un mot, car il n'est pas possible qu'un sentiment aussi profond et aussi désintéressé que l'amitié n'ait pas un retentissement sur l'âme tout entière et notamment sur le sentiment religieux. Et d'ailleurs, le choix même de nos amis n'est-il pas déjà un indice de notre nature et des tendances de notre âme?

Le premier des amis de Lamartine, le plus intime, avec lequel il entretint jusqu'à la mort de celui-ci une correspondance régulière et fréquente, dont nous aurons souvent à parler, parce que pas une pensée de l'un n'était cachée à l'autre, c'est Aymon de Virieu. Fils d'un membre distingué de l'Assemblée constituante qui, d'abord libéral et sympathique à la Révolution, fut jeté dans la réaction royaliste par les excès de la Convention, et qui mourut en combattant dans les rangs de l'armée royaliste, à Lyon, Aymon de Virieu, un peu plus âgé que Lamartine, était une nature sceptique, avec une physionomie ironique et une tendance à voir en tout le côté plaisant. Cet esprit de doute et de dérision déplaisait fort à Lamartine, et son influence, nous dit-il, finit par modifier cette nature un peu légère. Il trouve même qu'il réussit trop bien et que

(1) *Confidences*, VI, 4.

Virieu revint aux choses religieuses « plus peut-être qu'il n'était conforme à la raison pratique (1). »

Le second des amis d'enfance, c'est Louis de Vignet, neveu du comte de Maistre. Nature mélancolique et repliée sur elle-même, Vignet était libre-penseur. Il passait même, dans le collège, pour impie. Lamartine remarque qu'il reçut ainsi les premières notions d'incrédulité de cette famille des de Maistre, dont il devait plus tard recevoir « les plus belles et les plus fortes impressions de foi (2). »

Le troisième, c'est Prosper Guichard de Bienassis, cœur sensible, séduit d'abord par la philosophie matérialiste du dix-huitième siècle, puis ému par la lecture de Rousseau et amené par lui au sentiment de la nature (3).

De ces amis, le plus intime était Virieu. Après l'avoir perdu, il se rapprocha de Guichard de Bienassis, qu'il avait un peu négligé jusqu'alors. Dans leur enfance, ils formaient à eux trois, Virieu, Bienassis et Lamartine, un petit groupe à part et particulièrement intime.

C'est ensemble qu'ils lurent pour la première fois les *Confessions* de J. J. Rousseau, dans le grenier de Bienassis, lecture qui leur fit à tous une profonde im-

(1) *Mémoires inédits*, II, 17.
(2) *Mémoires inédits*, II, 18.
(3) *Mémoires inédits*, II, 19.

pression, mais surtout sur Lamartine. Il se sentit troublé jusqu'au fond de l'âme. Si nous en parlons, c'est que Rousseau eut incontestablement une grande influence sur le développement du génie poétique de Lamartine, et aussi, il n'en faut pas douter, sur son développement religieux. La *Profession de foi du vicaire savoyard* explique peut-être bien des traits de la religion de Lamartine, telle qu'elle se manifeste vers 1830. De même que Rousseau, c'est dans la nature qu'il voit Dieu, et c'est par la raison qu'il l'y contemple. Chez tous les deux, la raison, qu'ils invoquent comme moyen de révélation divine, est tout autre chose que la raison : c'est le sentiment. Tous deux sont naturellement mélancoliques, et tous deux religieux, et religieux surtout dans la mesure où leur mélancolie fait trêve. Seulement, il y a entre eux une différence capitale. Rousseau, privé de sa mère dès son enfance, fut élevé comme il put sur toutes les grandes routes et resta toujours une sorte de bohême. Lamartine, au contraire, sous l'influence d'une bonne et tendre mère, reçut une éducation distinguée et pieuse dont il ne perdit jamais le souvenir. Les ressemblances naturelles que l'on peut constater entre ces deux génies s'évanouissent sous les différences encore plus profondes de l'éducation. Même quand il subit l'influence de Rousseau, Lamartine l'épure et l'élève à un degré de spiritualité que le philosophe de Genève n'avait jamais connue.

Au collège de Belley, Lamartine apprit à connaître le *Génie du christianisme*. Il fut émerveillé, étonné, ébloui

par la pompe et la majesté du style. Mais fut-il aussi saisi qu'il le dit? Nous en doutons fort. Cela était trop prétentieux pour retenir longtemps son esprit, et presque de suite il reconnut le manque de naturel de cette prose étincelante.

Voilà, croyons-nous, les principales influences que subit Lamartine enfant. De toutes il faut retenir surtout l'influence maternelle et celle des Pères de la Foi, du moins à cette époque de sa vie. Plus tard, l'influence de Rousseau grandit et aussi, pensons-nous, celle de Virieu. Elles expliqueront en partie l'évolution religieuse dont nous essaierons de marquer les diverses phases, en partie, car il s'y joignit d'autres influences plus considérables peut-être : les voyages et la politique.

Au moment où nous sommes, parvenu à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, Lamartine est croyant, pour autant qu'on peut l'être à cet âge d'une façon personnelle. L'éducation du collège de Belley lui a fait goûter, selon son expression, les douces voluptés de l'adoration. Il est jeune, il n'a pas encore senti les blessures de la vie, il voit l'avenir en rose, il est pieux.

C'est qu'en effet, nous aurons l'occasion de le constater plus d'une fois, le bonheur le porte vers Dieu, le pousse à prier et à adorer, tandis que le malheur, la tristesse l'éloignent des choses religieuses. C'est du reste le cas plus fréquemment peut-être qu'on ne le pense et probablement pour bien des hommes. Le bonheur est

certainement un principe de vie, il élargit l'âme, il la relève, il la fait se répandre. Au contraire, la souffrance abat, replie, concentre les natures trop sensibles et les empêche de sortir d'elles-mêmes pour monter jusqu'à Dieu. Les souffrances trop vives peuvent tuer l'âme, briser le ressort intérieur, et toutes les souffrances, quelquefois les plus insignifiantes, sont vives pour les âmes sensibles.

CHAPITRE II

LA JEUNESSE

Nous comprenons sous ce titre la période d'inaction et d'ennui qui s'étend de la sortie du collège de Belley, vers 1807 ou 1808, à la publication des *Méditations*, suivie la même année du mariage de Lamartine. C'est l'époque où, dans l'oisiveté, dans la tristesse et l'ennui, parfois le dégoût profond de vivre, se fait la préparation du poète. Ces années qui lui paraissent parfaitement stériles, inutiles, ces années de méditation et de rêverie silencieuse, de tristesse et d'amertume, ces années passées à poursuivre en vain une position que la situation étroite de ses parents lui faisait un devoir de se procurer et qui se dérobait sans cesse à ses vœux, ces années vont enfanter la nouvelle poésie après laquelle la France soupire. Vers 1815 ou 1816, personne ne s'en doutait, pas même lui peut-être. Les quelques ébauches poétiques qu'il écrivait alors de temps en temps ne lui paraissaient pas devoir jamais être imprimées, ni surtout renouveler la poésie française.

Cette période que nous allons étudier se divise assez naturellement en deux parties séparées par la rencontre que Lamartine fit, à Aix-les-Bains, de celle qui fut l'objet de son plus grand amour et qu'il a immortalisée sous le nom d'Elvire. C'est là un moment décisif qui, par la

tristesse profonde qui s'empara de lui, donna à ses pensées une tournure plus sérieuse et le ramena pour quelque temps à la foi de son enfance.

Mais voyons d'abord la première partie de cette période, celle qui s'étend de 1808 ou 1810 à peu près à 1817. C'est l'époque de la première jeunesse, par conséquent de formation la plus intense.

C'est en même temps une époque de grande incertitude et de grande indécision religieuse. Lamartine qui, au sortir du collège de Belley, se croyait une foi ardente à toute épreuve, l'a sentie s'évanouir aux premiers pas faits dans le monde. On sent alors dans ses lettres que le plus souvent, quand il affirme Dieu et la Providence, il veut se donner des raisons de croire plus qu'il n'en a réellement.

« Il me semble qu'alors je suis seul et sans appui dans le monde. Mais n'avons-nous pas un grand appui qui ne nous perd pas de vue et qui mesure nos souffrances et nos forces; qui reçoit dans son sein l'enfant trop faible pour se soutenir, et qui prête des forces à celui qui continue sa triste route (1)? »

La foi de son enfance était assez superficielle et plus d'habitude, comme du reste chez la plupart des enfants, que de conviction sérieuse. Sa foi était la foi de sa mère; le respect qu'il lui portait s'attachait aussi à sa foi. Ensuite, séduit par l'atmosphère de piété du collège des

(1) *Lettre à Aymon de Virieu*, 24 mars 1811.

Pères de la Foi, il s'était cru pieux et chrétien. Quand vinrent les premiers bouillonnements des passions, quand il sentit en lui monter des profondeurs de son être tous les désirs mystérieux de l'adolescence, qu'il connut les premiers enivrements de l'amour, cette foi inconsistante s'évanouit comme une bulle de savon au souffle léger de la brise du soir.

Son voyage en Italie et son roman avec Graziella ne contribuèrent pas précisément à lui rendre ses croyances mourantes, bien qu'il goûtât auprès de la jeune Procitane des émotions qu'il croyait religieuses :

Et sa main m'entraînait aux marches de son temple,
Et comme un humble enfant je suivais son exemple,
Et sa voix me disait tout bas : « Prie avec moi,
Car je ne comprends pas le ciel même sans toi (1) ! »

Il nous dit du reste lui-même, dans ses *Mémoires inédits*, qu'il revint de Naples mélancolique, et nous savons d'ailleurs que la tristesse ne contribuait pas à le rendre religieux, mais qu'elle blessait et abattait cette âme trop sensible et vibrant au moindre contact.

Il serait faux pourtant de penser que Lamartine fût alors irréligieux. Une âme telle que la sienne ne le pouvait jamais être. Il pouvait bien avoir des défaillances, sentir s'écrouler le fragile édifice de sa foi enfantine, il ne pouvait pas tomber dans la grossière incrédulité. Il garde toujours des aspirations élevées, des désirs inces-

(1) *Premier regret.*

sants d'atteindre l'infini. Il voudrait retrouver ses pieuses émotions d'enfance et ses croyances disparues; il voudrait savoir, avoir une certitude.

« Vignet me mande qu'il est croyant et de la foi la plus vive, qu'il pratique autant qu'il peut, et que cette douce conviction où il est parvenu fait le repos de son esprit et le bonheur de sa vie. Et moi, mon cher ami, je tâche à présent de le redevenir aussi. Je suis la nuit et le jour enfoncé dans mes lugubres rêveries et mes pensées sur l'avenir et sur tout ce qu'il nous importerait tant de mieux connaître... Je demande seulement au ciel de la résignation qui me manque un peu et de la force et de la lumière dont j'aurais tant besoin (1). »

Et quelques jours plus tard, il écrit à son ami :

« X... vient tous les matins me prêcher deux doigts d'athéisme; mais il y perd son latin, j'en suis trop loin (2). »

Il sentait trop la présence de l'infini dans la nature, dans une belle nuit d'été, dans un lac argenté des reflets de la lune, dans une mer sans bornes où se jouent les rayons étincelants d'un soleil d'Italie, pour nier jamais l'Être éternel qui a fait toutes ces choses et qui les gouverne. Il pouvait douter (hélas! qui donc en est exempt?), il ne pouvait nier. Voici ce qu'il dit des *Confessions* de Rousseau :

« Les descriptions de la pure nature me paraissent, sous la plume de cet écrivain sublime et bizarre, la plus digne photographie des œuvres du Créateur (3). »

(1) *Lettre à A. de Virieu,* 27 mars 1813.
(2) *Lettre à A. de Virieu,* 18 avril 1813.
(3) *Mémoires inédits,* VII, 15.

C'est dans son séjour en Suisse pendant les Cent-Jours qu'il parle ainsi. Isolé dans un pays inconnu, il se livre à ses réflexions et retrouve la foi de son enfance sous l'influence de la solitude qu'il a toujours proclamée le plus sûr moyen de retrouver Dieu.

« Le sommeil me surprit, balbutiant les saintes paroles que notre mère nous faisait réciter dans notre enfance. En me retrouvant seul, je redevenais meilleur... Heureux les seuls! car la pensée de leur mère revient les visiter (1)! »

A son retour de Suisse, Lamartine passa quelques jours dans la famille de Maistre. C'est ici que se place le point de départ d'un nouveau changement en religion, d'un retour peut-être trop complet au passé, en tout cas trop excessif pour être durable. Mais, au moment où nous sommes, le retour à la religion catholique ne fait que commencer.

« Le curé de la Motte venait leur dire le chapelet. Nous y assistions, Vignet et moi, avec régularité et dévotion. L'exemple de cette adorable famille, le bonheur de rentrer bientôt dans mon pays, près de mon père et de ma mère, que je savais en sûreté à la campagne, me rendaient à moi-même les sentiments de mon enfance (2). »

Lamartine exprime encore son retour à la religion de son enfance dans une lettre postérieure de quelques mois à ce passage chez les de Maistre :

« Je deviens de plus en plus dévôt en théorie et le plus

(1) *Mémoires inédits*, VII, 16.
(2) *Mémoires inédits*, VII, 27.

possible en pratique. Il n'y a que cela de bon, et vive la Providence qui se cache souvent un peu trop, mais qui se dévoile cependant quand il le faut (1) ! »

De telles phrases ne sont pas des mots sans réalité ; nous le verrons bientôt.

Ici se place un événement capital dans la vie de Lamartine, sa rencontre en Savoie, à Aix, avec la jeune femme du vieux physicien Charles, dont il a fixé le souvenir dans les strophes du *Lac*, et dont il nous a fait le récit détaillé, exact dans ses grandes lignes et pour l'impression générale, dans *Raphaël*. Ce n'était plus comme les petites amourettes de sa première jeunesse, c'était un amour profond, immense, vibrant dans toute son âme, et lui inspirant des pensées sérieuses et un grand besoin d'adoration. Son cœur dilaté, plein jusqu'à se briser, sentait le besoin d'appeler Dieu pour le soutenir et l'élargir. C'est là ce qui fait la beauté de l'âme de Lamartine, c'est qu'en lui rien n'est profane, et que les sentiments auxquels on donne vulgairement cette qualification se prolongeaient pour lui dans le sentiment de l'infini. Le bonheur dilatait sa poitrine, et sa joie s'achevait en prière. La piété rentra dans son âme avec l'amour.

« L'idée de prier aussi me vint au cœur, comme elle vient à toute âme qui se sent à bout de ses forces et qui a besoin qu'une force mystérieuse et surhumaine se surajoute à l'impuissante tension de ses désirs. Je me mis à genoux sur

(1) *A Fortuné de Vaugelas*, 28 juin 1816.

le plancher, les mains jointes sur le bord du lit, les regards fixés sur le visage de la jeune femme. Je priai longtemps, ardemment, jusqu'aux larmes (1). »

Elvire, ou Julie, comme il plaira de l'appeler, n'était pas chrétienne. Elle n'avait de croyance que la pâle croyance du déisme en un Dieu transcendant, législateur du monde, en un Dieu loi. mathématique, mais pas amour.

« Je n'ai aucune des superstitions, des faiblesses d'esprit, des scrupules qui courbent le front des femmes ordinaires devant un autre juge que leur conscience. Leur dieu d'enfance n'est pas le mien. Je ne crois qu'au Dieu invisible qui a écrit son symbole dans la nature, sa loi dans nos instincts, sa morale dans notre raison (2). »

Il semble au premier abord que la religion de Lamartine aurait dû s'en trouver ébranlée, et qu'il aurait passé, sans résistance, au Dieu solitaire et glacé de son amie. Cela pourtant n'arriva pas. Loin de se trouver ébranlé dans sa foi par de telles paroles, il la sentait se fortifier et éprouvait un ardent désir d'amener à sa propre foi celle qu'il aimait. Il ne pouvait supporter qu'elle ne vît dans la nature si belle et si poétique qu'un Dieu mécanique et géométrique. Il plaidait pour le mystère qu'elle prétendait proscrire à la suite de la philosophie du dix-huitième siècle.

« Dieu est l'incompréhensible, et le mystère est son vrai

(1) *Raphaël*, XII.
(2) *Raphaël*, XXI.

nom... Le mystère, c'est l'œuvre de la raison humaine de l'élargir, de l'éclairer, de l'écarter toujours davantage, sans le dissiper complètement jamais (1). »

Et il ajoute, au sujet de la prière :

« La prière est le plus sublime des privilèges de l'homme, puisque c'est celui qui permet de parler à Dieu ; et Dieu fût-il sourd, nous le prierions encore ; car si sa grandeur était de ne pas nous entendre, notre grandeur à nous serait de le prier (2) ! »

Lamartine eut le suprême bonheur de persuader son amie, de l'amener à la foi chrétienne et de pouvoir prier avec elle. Elle mourut en chrétienne, en bénissant le Dieu de celui qu'elle avait aimé ; elle reçut d'un prêtre les derniers sacrements. Après sa mort, Lamartine reçut d'elle le crucifix que, mourante, elle avait tenu dans ses mains et sur ses lèvres, et qu'il a chanté dans des strophes qui sont parmi les plus belles qui soient sorties de sa plume. Quoiqu'elles soient bien connues, nous ne résistons pas à en citer quelques-unes :

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil !

(1) *Raphaël*, XXX.
(2) *Raphaël*, XXX.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir;
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir!

Nous arrivons ainsi à la seconde partie de cette période de sa jeunesse. Dans les trois années qui vont suivre, le génie poétique de Lamartine achève de se mûrir et prend son caractère propre. En ce qui touche à la religion, c'est une époque de foi ardente, de foi catholique, traditionnelle. Nous avons indiqué déjà que son amour joua un grand rôle dans ce retour à la foi de son enfance, et surtout la mort de l'objet de cet amour. La pieuse mort d'Elvire n'avait aussi pu que renforcer et affermir ses propres aspirations religieuses. C'est avec résignation qu'il accepte la mort de celle qui est alors sa vie et sa raison de vivre :

« Ne redoutez rien de mon désespoir... Ma résignation pour tous les événements de ce monde, quelque affreux qu'ils soient, est complète, parce que mes espérances dans un avenir inconnu, mais meilleur, sont une conviction pour moi : la vie sans cela serait un supplice auquel il serait trop facile de se soustraire (1). »

Nous avons vu déjà Lamartine faire connaissance avec la famille de Maistre. Il fut présenté par Elvire à de Bonald et à Lamennais. A ce moment, Lamartine nage en plein dans leurs eaux et ne voit de salut que dans le

(1) *A mademoiselle de Canonge*, 8 novembre 1817.

catholicisme le plus pur et l'ultramontanisme le plus intransigeant. Il lit l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, et il admire, et non seulement il admire, mais il approuve (1). A ce même moment, Lamartine est autoritaire en politique, ou, du moins, peut-être se donne-t-il des airs autoritaires, car en somme il y eut toujours en lui un germe de libéralisme, religieux et politique, qui, avec le temps, ne fit que grandir. En tout cas, sa foi, celle qu'il possède et celle qu'il désire, est la foi d'autorité, de l'Église, la soumission de la raison aux dogmes ecclésiastiques.

Ma raison qui décroît m'abandonne aux ténèbres ;
Cette raison superbe, insuffisant flambeau,
S'éteint comme la vie, aux portes du tombeau.
Viens donc la remplacer, ô céleste lumière !
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière (2) !

Lamartine montre très clairement son désir d'une religion révélée et imposée par l'Église au fidèle dans la lettre suivante :

« L'homme ne se prosterne que tant qu'il lui plaît devant une religion qu'il s'est créée. Il lui faut une religion qui lui soit imposée, qui soit faite hors de lui et avant lui (3). »

Nous pouvons préciser davantage encore. Cette foi que Lamartine demande pour lui d'abord et pour la société civile et politique ensuite, c'est la foi de Rome, c'est

(1) *A Virieu*, 8 août 1818.
(2) *Lettre à Virieu*, 11 août 1818.
(3) *A la marquise de Raigecourt*, 29 octobre 1819.

l'ultramontanisme des de Maistre, de Bonald et de Lamennais. La lettre suivante ne nous laisse aucun doute à cet égard.

« Vous aurez été surpris que les journaux, surtout ceux qui devaient principalement adopter vos idées, soient restés presque dans le silence à votre égard; mais cela tient à quelques préjugés du pays dont vous savez admirablement les ridicules prétentions gallicanes, et à un *mot d'ordre* qu'on a cru devoir religieusement observer (1). »

Citons encore ces vers adressés à M. de Bonald :

N'as-tu pas vu son inconstance
De l'héréditaire croyance
Eteindre les sacrés flambeaux ?
Brûler ce qu'adoraient ses pères,
Et donner le nom de lumières
A l'épaisse nuit des tombeaux (2) ?

La religion de Lamartine alors est en même temps empreinte de mysticisme. On va penser que ce n'est pas bien étonnant, vu que le caractère dominant de ce poète fut toute sa vie un mysticisme et une religiosité vagues (il est convenu d'appliquer cet adjectif à toutes les manifestations de la pensée de Lamartine, et nous reconnaissons que c'est bien plus facile que de l'approfondir). Mais il s'agit ici d'un mysticisme tout particulier, nous dirions spécifiquement chrétien, si tout mysticisme n'était pas chrétien par cela même qu'il est mysticisme. Ce n'est

(1) *A J. de Maistre*, 17 mars 1820.
(2) *Le Génie.*

nullement un mysticisme naturaliste; c'est l'aspiration ardente de l'âme à se fondre en son Dieu, à se perdre en lui comme le fleuve dans la mer.

« Je me prépare comme toi à comparaître, et je dirai : Seigneur, me voici : j'ai souffert, j'ai aimé, j'ai péché, j'étais un homme, c'est-à-dire peu de chose. J'ai désiré le bien, pardonnez-moi (1)! »

Cette disposition mystique est surtout visible dans les vers suivants qui remontent à 1818 :

Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être, au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant pleuré s'offrirait à mes yeux!

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire,
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi!
Sur la terre d'exil, pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi (2)!

Nous remarquons dès lors, et nous remarquerons à l'avenir toujours, une étroite corrélation entre les sentiments religieux de Lamartine et ses opinions politiques.

(1) *A Virieu*, 23 mars 1820.
(2) *L'Isolement*.

Les uns varient avec les autres. Pour le moment, il est autoritaire, et il l'est en religion comme en politique. Plus tard, il deviendra libéral, et encore dans les deux domaines. Il y a peut-être plus d'hommes où ce fait ne se présente pas que de ceux où il se réalise. Beaucoup s'accommodent très bien d'un libéralisme religieux joint à l'autoritarisme politique le plus absolu, ou réciproquement du libéralisme en politique uni à l'orthodoxie religieuse la plus inébranlable. Chez Lamartine, au contraire, les deux choses ne se séparent pas : il y a évolution parallèle.

CHAPITRE III

LES MÉDITATIONS ET LES HARMONIES

Le titre que nous donnons à ce chapitre ne signifie nullement que nous ayons l'intention de nous restreindre à l'étude de ces poésies. Nous n'oublions pas que nous trouvons, dans la correspondance, des éléments précieux d'information, et nous en faisons un usage très important. Ce titre désigne une période bien plutôt que des œuvres spéciales, la période qui s'étend de 1820 à 1830, et pendant laquelle ces poésies furent publiées. C'est aussi la période de la carrière diplomatique de Lamartine, passée, sauf les moments de congé en France, tout entière en Italie, à Naples et à Florence. Enfin, disons encore, avant d'entrer en matière, que c'est en 1820 que Lamartine épousa mademoiselle Birch, et dès lors, fixé dans ses sentiments par ce mariage, de sa part tout de raison, mais où de jour en jour il trouve plus de charmes, il jouit, en général, d'une âme tranquille.

Dans cette période de dix années, Lamartine se défait peu à peu de ses idées autoritaires, surtout en religion. Il abandonne les doctrines des de Bonald, de Maistre et Lamennais, et arrive à une conception plus large de la religion. Il nous dit qu'il n'adressa sa méditation *Le Génie* à M. de Bonald que pour faire plaisir à celle qu'il

aimait. Que ce soit une des raisons, nous n'en voulons point disconvenir; mais nous croyons avoir montré, dans le chapitre précédent, que c'étaient bien là ses idées, et que son cœur n'avait nullement dû faire violence à sa raison pour écrire ces vers.

Seulement, Lamartine, quand il s'excuse de sa méditation à M. de Bonald, avait terriblement changé. Il avait changé déjà quelques années seulement après l'avoir écrite. Il ne le croit pas. Il prétend avoir eu toujours le même point de vue en religion, à savoir la liberté.

« Si je veux la liberté quelque part, c'est en fait d'intelligence et de prière. Je n'ai en ceci jamais changé (1). »

Pourtant, sans nous reporter jusqu'aux années d'enthousiasme pour J. de Maistre et de Bonald, nous lisons dans une lettre à M. de Genoude, datée du 22 mars 1824 :

« L'autorité est bonne en matière de foi. »

Nous voyons ainsi, pendant ces années 1820 à 1830, Lamartine peu à peu se déplacer et laisser les conceptions étroites qu'il avait d'abord caressées. Il croit davantage à la Providence, et, auparavant, il croyait plus à la fatalité. Il n'arrive, du reste, pas à séparer bien nettement ces deux notions. Il croit plus à la Providence, parce qu'il est heureux, marié, pourvu d'un bon poste diplomatique, et père d'une charmante petite fille qu'il

(1) *A Virieu*, 1er avril 1828.

voit grandir chaque jour en grâce et en beauté. Et parce qu'il croit plus à la Providence, il croit moins à la nécessité de l'autorité; car l'autoritarisme est, après tout, un manque de foi : on demande des moyens extérieurs parce qu'on n'a pas assez confiance dans l'action de l'esprit et de la liberté.

Entrons un peu dans le détail, et tâchons de noter quelques traits caractéristiques des idées religieuses de Lamartine alors.

En 1821, il raconte à Virieu qu'il a passé la semaine sainte à Rome, et lui fait part de ses impressions. Il en est médiocrement édifié. Ecoutons-le, du reste :

« La fameuse semaine sainte nous a tenus à Rome. Entre nous, cela n'en vaut pas la peine. J'aime mieux la semaine sainte partout comme dévotion, et comme spectacle le moindre des opéras. »

En ce qui touche les rapports de la religion avec la société civile, on voit les idées de Lamartine s'élaborer pour arriver plus tard à la séparation complète des deux domaines. Les prétentions des Jésuites, les diverses lois proposées alors par le gouvernement de la Restauration, par exemple sur le sacrilège, contribuent à le dégoûter des moyens politiques appliqués à la religion. Il sent la nécessité d'ouvrir larges les voiles de la religion pour que l'esprit y souffle, et il se sépare graduellement du catholicisme de sa jeunesse, qu'il croyait éternel.

« Je voudrais voir la religion toute entre Dieu et l'homme,

et en dehors de la politique. Les gouvernements la profanent quand ils s'en servent comme d'un instrument (1). »

C'est une question qui lui tient à cœur, et sur laquelle il revient plusieurs fois. Il est bien près, sinon d'approuver les « ridicules prétentions gallicanes », qui seraient la domination de l'Etat dans les choses religieuses, du moins de maudire l'ultramontanisme qui lui souriait au début de la Restauration. Il est en même temps arrivé plus nettement à la conception d'une politique plus libérale : vers 1817, il ne croyait, en politique, qu'à la force; maintenant, il demande l'établissement de plus en plus complet du régime parlementaire :

« Il faut filer un câble neuf. Pour la monarchie, la liberté représentative avec tout son jeu; pour la religion, la tolérance chrétienne et philosophique, avec tous ses développements. Rien par la force, tout par les doctrines : voilà mon mot et mon symbole. Politiquement, je n'en réponds pas; religieusement, j'en réponds sur ma tête... Voyez ce qu'on a fait par cinq ans du système contraire! Combien la France et l'Europe se sont améliorées religieusement! Encore cinq ans pareils, et il aurait fallu en venir aux dragonnades! Jamais ma raison n'a acquiescé aux missions politiques, aux congrégations de police.

« Faut-il chasser les Jésuites? — Non, laissez-les libres, mais sans privilèges : la liberté commune, voilà tout (2). »

Lamartine arrive en même temps à une conception de la foi plus vraie. Il la confond moins avec les croyances.

(1) *A M. de Fontenay*, 20 avril 1826.
(2) *A Virieu*, 18 février 1827.

Il tend de plus en plus à une religion sans dogmes, plus large, plus universelle, libre et non pas figée dans des symboles prétendus éternels.

Que t'importe en quel caractère
Le nom du Seigneur est écrit,
Pourvu qu'il soit lu par la terre
Et qu'il remplisse tout esprit !

Quand Jésus gravait sa pensée
Sur le sable avec un roseau,
Pleurait-il la lettre effacée
Sous l'aile ou les pieds de l'oiseau (1)?

Quand il parle de révélation, Lamartine n'entend rien de surnaturel et d'obscur. La révélation, pour lui, se fait par la raison et dans la nature. Il n'attache aucune importance au culte et à ses rites, et prétend laisser à l'adoration toute sa liberté et toute sa puissance.

Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme !
Tombez, murs impuissants, tombez !
Laissez-moi voir ce ciel que vous me dérobez (2) !

. . . . . . au Dieu saint, unique, universel,
Le seul Dieu que j'adore et qui n'a point d'autel (3).

Voyant ainsi Dieu dans la nature et dans l'immensité, adorant sa puissance dans les globes de flamme emportés dans l'espace, et sa bonté dans le brin d'herbe ou le nid

(1) *A un curé de village.*
(2) L'*Hymne de la nuit.*
(3) *Mort de Socrate.*

de l'oiseau dont la Providence prend soin, son adoration est plus un hymne qu'une prière, une aspiration parfois muette vers le Dieu infini, parce qu'elle ne peut s'exprimer dans les langues humaines :

C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au Créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

Voilà le sacrifice immense, universel !
L'univers est le temple et la terre est l'autel;
Les cieux en sont le dôme, et ses astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés (1).

Sur la question du miracle, Lamartine prend une position semblable. Ebloui par la magnifique ordonnance des cieux et des millions de mondes semés dans l'étendue, il ne peut admettre que cette ordonnance soit troublée à tout moment par le même Dieu qui l'a fixée. Ce qui ne signifie pas qu'il nie à Dieu le gouvernement de ces astres sans nombre; il voit, au contraire, toujours et partout, sa présence et son action. Mais, comme il le dit dans une méditation adressée à Lamennais :

« Un prodige éternel cesse d'être un prodige. »

Si Lamartine semble, dans le *Chant du sacre*, ad-

(1) *La prière.*

mettre l'existence de miracles dans le passé, il faut se souvenir d'abord que ce n'est là qu'un poème semi-officiel et fait pour plaire à la cour, et remarquer ensuite qu'il ne fait cette concession que pour mettre dans la bouche de l'archevêque une hérésie des plus caractérisées :

Si nous étions encore au siècle des miracles...

Mais les temps ne sont plus, le passé les emporte,
Le ciel parle à la terre une langue plus forte :
C'est la seule raison qui l'explique à la foi.

Voilà certes un évêque qui méritait d'être excommunié, et que l'Eglise, il y a deux ou trois siècles, eût certainement fait monter sur un bûcher. Nous disions une hérésie, c'est deux au moins, et capitales, qu'il faut dire. Il nie, en affirmant l'autorité de la raison seule, celle de l'Eglise, et il affirme qu'il n'y a plus de miracles, ce qui est contraire à la doctrine constante de l'Eglise catholique, laquelle en fait encore ou laisse faire tous les jours.

Une doctrine que Lamartine a toujours admise est celle de l'expiation par la souffrance :

Souffrir pour expier est le destin de l'âme.

Elle est même le centre et le fil conducteur du vaste poème que Lamartine avait conçu dans sa jeunesse, et dont il nous a laissé de magnifiques fragments : *Jocelyn*, *La Chute d'un ange*, *Les Visions*, *Le Chevalier*. Nous aurons l'occasion d'en parler longuement dans le cha-

pitre suivant. Citons pourtant encore deux vers de l'*Hymne à la Douleur :*

Tu fais l'homme, ô Douleur! oui, l'homme tout entier,
Comme le creuset l'or, et la flamme l'acier.

On trouve bien, parfois, dans Lamartine, les formules du catholicisme; mais on sent fort bien ce que valent de pareilles formules, et que l'âme du poète n'y est pas. Ainsi, dans son *Invocation :*

Au nom sacré du Père et du Fils, son image,
Descends, Esprit des deux !...

Lamartine est parfaitement catholique encore sur le point de la prière pour les morts :

« En attendant, elle (sa mère) est dans une chapelle de l'église même, et il n'y a pas d'interruption à la prière sur son tombeau. J'ai organisé les choses de façon que son âme ne fût jamais seule (1). »

Dans l'harmonie : *Pensée des morts*, il a lui-même composé une très belle pièce pour les morts :

Étends sur eux la main de ta clémence :
Ils ont péché; mais le ciel est un don!
Ils ont souffert; c'est une autre innocence!
Ils ont aimé; c'est le sceau du pardon!

La religion de Lamartine est une religion d'avenir. Il n'a pas les craintes incessantes de ces chrétiens timides qui regardent toujours en arrière et qu'épouvante chaque

(1) *A Virieu*, 24 décembre 1829.

progrès de l'intelligence humaine. Il voit les dogmes balayés et variant sans cesse, l'humanité toujours à la poursuite d'un idéal, d'une vérité qui la fuit toujours, comme l'eau du Tartare des lèvres de Tantale. Aucune forme n'est éternelle, et, dans le développement incessant de ses croyances, de ses vérités, de ses symboles, l'humanité ne s'arrête jamais :

Marchez! l'humanité ne vit pas d'une idée!
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau...

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va!
Que vous font les débris qui jonchent la carrière?
Regardez en avant, et non pas en arrière :
Le courant roule à Jéhovah!

Que dans vos cœurs étroits vos espérances vagues
Ne croulent pas sans cesse avec toutes les vagues :
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi!
Qu'importent bruit et vent, poussière et décadence,
Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence
Déroule l'éternelle loi?

Vos siècles page à page épellent l'Évangile :
Vous n'y lisiez qu'un mot, et vous en lirez mille :
Vos enfants plus hardis y liront plus avant!
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques,
Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques
Siècle à siècle arrachés au vent (1).

(1) *Les Révolutions.*

Par-dessus tout, est-il besoin de le dire, règne une haute préoccupation morale. Lamartine n'a jamais professé cette théorie de l'art pour l'art, si en vogue jusqu'à ces derniers temps. Il ne croit nullement que l'art soit une excuse à tous les dévergondages de la pensée et à toutes les immoralités de l'expression. Le souci des conséquences de ses écrits ne le quitte pas, témoin le fait de la méditation : *Le Désespoir*, qu'il ne voulait pas publier parce qu'il la trouvait trop impie. Tout le monde connaît ces strophes sublimes qu'il faut lire toutes. Il ne se décida à les publier que sur les instances de son ami de Virieu, et en les faisant suivre d'une réfutation, la *Providence à l'homme*, morceau un peu froid, où l'on ne sent guère le souffle du *Désespoir*, mais qui, du moins, témoigne de hautes et nobles préoccupations morales. On connaît de même l'*Homme*, à Byron, où se rencontre le même souci moral, et où se trouvent ces vers magnifiques:

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux.
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Et ceux-ci, qui témoignent de la distinction d'âme du poète :

Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même!
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas :
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer!

CHAPITRE IV

LA VIE POLITIQUE

On trouvera peut-être que nous coupons d'une façon bien arbitraire les diverses phases de la vie de Lamartine, et que nos divers chapitres n'expriment pas des divisions réelles de la vie religieuse du poète, les limites que nous leur assignons étant prises non dans les changements intimes de son âme, mais dans des événements tout extérieurs. Mais nous répondrons que ce n'est là qu'une apparence, et qu'en réalité toutes les divisions que nous avons faites marquent des époques distinctes, des états d'âme nouveaux, engendrés quelquefois par une circonstance extérieure, mais néanmoins profonds et retentissants. De plus, nous dirons que nous ne pouvons partir d'un autre principe de division parce que, comme nous l'avons indiqué déjà, il n'y a pas, chez notre poète, de crise, pas de saut brusque d'un état religieux à un autre différent, mais évolution lente, continue et progressive.

La période que nous allons étudier s'étend de 1830 à 1850 environ. On pourrait même la faire finir en 1848, parce qu'alors la vie politique de Lamartine a eu son point culminant et n'est plus après qu'une ombre évanouie. Du reste, nous le répétons, on ne peut établir de

limites fixes, précises. Les grandes périodes sont bien indiquées, mais, comme dans toute vie intense, les contours sont fuyants.

Nous entrons dans la période de maturité de la vie de Lamartine. Ses idées se précisent et s'achèvent. L'évolution religieuse commencée se continue. Il marche de plus en plus à un spiritualisme universel, large, à une religion libre et féconde, sans dogmes et sans miracles. Ce « rationalisme chrétien », comme il l'appelle lui-même, il aspire à le réaliser et à le faire passer dans le gouvernement des sociétés. Ce sera le but constant et l'effort de toute sa vie politique.

De toutes les modifications que sa pensée a subies jusqu'à présent, c'est la plus profonde, la plus durable. Il marche décidément vers l'avenir et brise pour jamais les moules étroits du passé. Parmi les causes de ce nouveau pas en avant, il faut noter avant tout, outre le mouvement naturel de son esprit, les voyages, qui élargissent l'âme par la variété des points de vue. Il faut y ajouter ses expériences politiques.

Lamartine a décidément rejeté toute croyance à une révélation. Il est bien loin de M. de Bonald, à présent. Il a trop vu les erreurs et les contradictions de ce que les hommes donnent pour révélations. Les doctrines réputées telles changent, elles se succèdent sans laisser de trace, comme le navire n'en laisse pas au sein de l'Océan. C'est surtout dans son voyage en Orient que Lamartine se rendit un compte plus exact de la valeur de doctrines

réputées éternelles. Dans ce pays où, tour à tour, toutes les religions ont régné, dans lequel le même temple a servi de demeure à trois ou quatre dieux successifs, où les religions naissent un jour au souffle du désert et disparaissent le jour suivant au soleil du midi, pays par excellence des miracles et des prodiges, parce qu'il est le pays de l'imagination vive et irraisonnée, et qui est aujourd'hui le rendez-vous de tous les cultes et de toutes les croyances, Lamartine put comparer et apprécier cette diversité religieuse de l'humanité et se rendit compte qu'aucune des religions qui, toutes, se prétendent vraies et éternelles à l'exclusion des autres, n'est infaillible et immuable, ainsi qu'elle le prétend. Il vit combien, dans les meilleures, il y a d'éléments contestables, de restes du passé qui ne tiennent plus que par leur antiquité qui les fait vénérer et qui devront un jour disparaître. Il vit surtout le mahométisme, que les chrétiens sont très disposés à regarder de haut, et qui lui sembla merveilleux de simplicité dogmatique et dont il admira surtout la tolérance.

Dans cette variation incessante de dogmes prétendus révélés et immuables, Lamartine vit l'œuvre du temps, des hommes et souvent de l'erreur. Son esprit se refusa à admettre comme divins des systèmes faux et irrationnels. Il en vint à concevoir une révélation de Dieu dans le cœur et la conscience de l'homme et par la vue et l'intelligence de la nature, révélation non pas faite en un jour, et scellée pour jamais, mais éternelle, de chaque

jour, progressive, œuvre immense et toujours inachevée des générations qui passent sur la terre.

Dieu ne se taille pas la plume de roseau,
Ni le burin de fer, ni l'aile de l'oiseau ;
Il n'écrit pas son nom, comme un enfant qui joue,
Sur la feuille de l'herbe ou le morceau de boue...
Il ne renferme pas l'éternelle pensée
Dans une lettre morte aussitôt que tracée.
Les langues que bourdonne un insecte ici-bas,
S'il était dans des sons, ne le contiendraient pas !
. . . .
Ses lettres sont ces feux, mondes du firmament...
Le seul livre divin dans lequel il écrit
Son nom toujours croissant, homme, c'est ton esprit.
. . . .
L'intelligence en nous, hors de nous la nature
Voilà les voix de Dieu, le reste est imposture (1).

Il ne faudrait pas aller crier tout de suite à l'impiété, comme le firent beaucoup de contemporains de Lamartine. Il ne faudrait pas voir en tout cela rien qu'un plat rationalisme qui n'admet que ce qu'il comprend et prétend enfermer le monde dans ses formules. Lamartine ne fut jamais algébriste, et son sentiment poétique et son intuition de l'infini ne pouvaient admettre quelque chose d'aussi terre à terre. Jamais il n'a songé à nier l'existence du mystère et de l'incompréhensible : il se refusait seulement à accepter l'absurde et le contradictoire qu'on prétend faire passer en contrebande sous le

(1) La *Chute d'un ange*. 8e vision.

pavillon du mystère. Ce qu'il appelle raison n'est pas la raison raisonneuse des petits libres-penseurs à la mode, des vendeurs patentés d'athéisme populaire. Sa raison, c'est toute l'âme de l'homme dans ce qu'elle a de plus élevé, dans ses plus saintes aspirations, dans ses désirs inassouvis de monter jusqu'à Dieu. Sa raison, c'est le cœur, c'est la conscience, c'est l'éternel flambeau que le Créateur allume à son esprit dans toutes les générations qui se suivent sur notre petit globe perdu dans l'immensité. Elle procède par intuition plus que par raisonnement; c'est un instinct divin qui ne se ravale pas dans l'impiété facile des rues et des tréteaux, mais qui ne trouve sa satisfaction que dans son auteur éternel et son objet, l'Incompréhensible, l'Immuable, l'Éternel, Celui que les hommes appellent Dieu.

« J'ai senti la nécessité de vivre du pain plus fort de la raison religieuse qu'on appellera comme on voudra, mais qui est le don des dons de Dieu, et qu'il ne faut pas jeter aux pourceaux...

« Le travail, l'affection, la prière, la résignation, cette prière en action, ce Pater en effets, cette volonté adorée, voilà les remèdes tout puissants, le mode de la prière selon la foi sincère et non conventionnelle (1). »

Il est donc faux d'accuser Lamartine de rationalisme. au sens du moins que la théologie a fait prendre à ce mot. Nul moins que lui ne se sentait de dispositions pour une

(1) *A Virieu*, 3 juin 1837.

telle manière de voir qui relègue Dieu bien loin au fond de l'infini et lui interdit tout rapport avec les habitants de la terre. Son rationalisme n'est que la négation de l'absurde.

Le miracle est l'absurde, il le nie. On ne peut, à son avis, concevoir Dieu comme un homme changeant et dérogeant chaque jour, par caprice, aux lois éternelles qu'il a lui-même établies. Sans doute, Dieu agit dans le monde, il le gouverne à sa volonté, mais sa volonté n'est point une volonté errante et variable. Il n'est pas obligé de tâtonner et de reprendre demain son ouvrage aujourd'hui manqué. Son action dans l'univers est éternelle et immuable comme lui : ses lois étant bonnes, il n'y a pas de raison pour qu'il les change à chaque instant. Parlant de la formation de la mer Morte et l'expliquant par un tremblement de terre engloutissant les villes de Sodome et de Gomorrhe, il conclut :

« Cela n'ajoute ni ne retranche rien à l'action de cette souveraine et éternelle volonté que les uns appellent miracle et que les autres appellent nature. Nature et miracle, n'est-ce pas tout un ? et l'univers est-il autre chose qu'un miracle éternel et de tous les moments (1) ? »

Mais un miracle éternel n'est plus un miracle, ce n'est que l'enchaînement sans fin des causes et des effets dans le cours éternel des lois de la nature. Dieu ne se montre pas, il n'agit que par ses lois, et on pourrait le comparer

(1) *Voyage en Orient.*

en cela à un souverain constitutionnel qui ne se découvre pas, mais agit par ses ministres. Dans ce roulis incessant de causes et de conséquences est la marque d'une invariable volonté, le signe d'un Dieu immuable.

Mais si quelqu'un de ceux que vous écouterez
Prétend vous éblouir de prodiges sacrés,
S'il vous dit que le ciel, dont il est l'interprète,
A mis entre ses mains la foudre ou la baguette,
Que la marche des cieux se suspend à sa voix,
Que la sainte nature intervertit ses lois,
Que la pierre ou le bois lui rendent des oracles
Et que pour la raison il est d'autres miracles
Que l'ordre universel, constant, mystérieux
Où la volonté sainte est palpable à nos yeux;
S'il attribue à Dieu l'inconstance de l'homme,
Par les noms d'ici-bas si sa bouche le nomme,
S'il vous le donne à voir, à sentir, à toucher,
S'il vous fait adorer le marbre de sa chair,
Etouffez dans vos cœurs cette parole immonde :
La raison est le culte et l'autel est le monde (1).

Lamartine est bien loin à présent des doctrines de J. de Maistre. Il ne prétend plus du tout à imposer quoi que ce soit au nom de n'importe quelle autorité.

« Gardez-vous de regretter la paix et la sécurité calme que donne une foi positive et sur parole (2). »

Il est arrivé à cette conviction que les dogmes importent fort peu, que ce qu'il faut, c'est une foi plus intime

(1) *Chute d'un ange.* 8e vision.
(2) *A M. Dubois*, 8 janvier 1844.

et du reste la liberté la plus illimitée en matière de pensée. Qu'importe l'exactitude des croyances! Dieu nous tient compte même d'un désir, à défaut de clartés. Et d'ailleurs, quelles clartés aurions-nous quand il n'en est pas de fixes, pas de définitives, mais que chaque jour éclaire davantage l'inconnu qui nous environne.

Ce long dessein de Dieu qui mène les humains
Fait de leurs monuments la fange des chemins.
Dissipe leur empire et leur foi comme un rêve,
Sur leur propre monceau de débris les élève,
Et du dogme et du temps qui ne croit plus finir,
Ne fait qu'un marchepied pour l'obscur avenir (1).

Dans son *Voyage en Orient*, Lamartine marque d'une façon très claire les principales phases de cette évolution religieuse de l'humanité : dans les premiers temps, les instincts et les impulsions aveugles, puis les poètes, puis les tables des législateurs et les initiations mystérieuses; ensuite les grandes écoles philosophiques préparant le christianisme, résumé dans ces deux grandes vérités pratiques et incontestables : adoration d'un Dieu unique, charité et fraternité entre tous les hommes. Enfin le christianisme lui-même, obscurci et mêlé d'erreurs, paraît destiné à se transformer et à mêler ses divines clartés avec celles de la religieuse raison qu'il a fait éclore le premier et élevée si haut sur l'horizon de l'humanité. Lamartine pose en principe que, dans cette

(1) *Jocelyn*, 6[e] époque.

variation incessante et progressive, les religions tendent à la simplification dogmatique, et il affirme pour cette raison qu'il est impossible de convertir au christianisme les musulmans, et il faut bien constater, entre parenthèses, que, jusqu'à présent, son affirmation se réalise.

« Le dogme du mahométisme n'est que la croyance dans l'inspiration divine, manifestée par un homme plus sage et plus favorisé de l'émanation céleste que le reste de ses semblables... Toutes les religions ont leurs légendes, leurs traditions absurdes, leur côté populaire; le côté philosophique du mahométisme est pur de ces grossiers mélanges... Leur raison n'a pas d'effort à faire pour admettre des dogmes qui la révoltent... On ne convertit guère de pareils hommes : on descend du dogme merveilleux au dogme simple; on ne remonte pas du dogme simple au dogme merveilleux (1). »

Le dogme que Lamartine conserve le plus fidèlement, celui qu'il a toujours gardé parce que, s'il est mystérieux, il n'est pas antirationnel, c'est celui de l'expiation par la souffrance. Cette doctrine fait le fond de la *Chute d'un ange :* l'ange déchu, qui s'est incarné par amour pour une fille des hommes, doit passer par une foule d'épreuves et reconquérir par ses souffrances le rang qu'il a perdu par sa passion. Certes, cette loi de l'expiation est bien mystérieuse, incompréhensible; parfois, notre raison s'égare et murmure et demande : pourquoi? ah! oui, pourquoi?

Si c'est Dieu qui l'a fait, pourquoi moi qui l'expie?

(1) *Voyage en Orient.*

Mais malgré ces obscurités, ces pourquoi que suscite la terrible question de la souffrance, malgré les cris d'angoisse que ces pourquoi lui arrachent, jamais Lamartine ne désespère de la Providence, et c'est avec justice qu'Alfred de Musset lui a adressé les vers suivants :

Tu respectes le mal fait par la Providence,
Tu le laisses passer, et tu crois à ton Dieu.

et qu'il ajoutait ces beaux vers qui nous montrent l'homme triomphant de la souffrance dans l'immortalité :

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?
Ton âme s'inquiète et tu crois qu'elle pleure :
Ton âme est immortelle et tes pleurs vont tarir.

Lamartine lui répondait :

La vie est un mystère et non pas un délire.

En même temps Lamartine combat la croyance aux peines éternelles. Il ne peut admettre un châtiment sans but, une torture inutile infligée par Dieu à une de ses créatures.

La justice divine est féconde en mystère;
Ne la mesurez pas aux ombres de la terre;
L'éternelle clémence à ses décrets s'unit;
Et, même dans l'enfer, c'est l'amour qui punit!

Ou avec cette variante plus énergique :

D'un supplice sans but la pensée est impie;
Ce que le temps souilla, c'est le temps qui l'expie;

A sa source à la fin toute eau se réunit,
Et, même dans l'enfer, c'est l'amour qui punit (1)!

Passons maintenant au côté social du christianisme que Lamartine a le plus développé dans la période où nous sommes.

Disons quelques mots en passant des couvents. Lamartine ne les aime pas, il les trouve contraires à la famille, à la nature, à la société. Il ne fait d'exception que pour ceux de Palestine, qui servent aux pèlerins. Pour ceux d'Europe, il est impitoyable. Il y revient sans cesse dans le *Voyage en Orient*.

Lamartine est maintenant très explicite sur la tolérance. On ne peut dire qu'il n'ait jamais été intolérant, même dans ses années de fougue ultramontaine. Mais ses idées à ce sujet ne s'étaient pas dégagées encore si nettement. Il est arrivé maintenant à la parfaite notion du respect de toutes les croyances, qui est bien plus que la tolérance. C'est surtout son voyage en Palestine qui a contribué à fixer ses idées sur ce point. Il y a vu les différentes religions côte à côte dans un étroit espace et obligées pourtant de se supporter mutuellement, sinon de s'aimer. Il y a vu la tolérance des Turcs à l'égard de leurs sujets non musulmans, et il a beaucoup admiré cette tolérance de gens qu'on est trop habitué à ne considérer que comme des barbares tracassiers et persécuteurs. A Jérusalem, ce ne sont pas les Turcs qui inquiètent les chrétiens, ce

(1) La *Chute d'un ange*, 8e vision.

sont ceux-ci qui se disputent entre eux pour la possession des endroits que la légende a sacrés historiques, et, sans les Turcs qui maintiennent l'ordre, il y a longtemps que les chrétiens se seraient tous mangés entre eux. La vue de la tolérance turque devait naturellement, en présence de ces misérables querelles des diverses communautés chrétiennes, l'amener à faire une comparaison peu flatteuse pour ces dernières et à désirer pour elles un bien qu'elles ne connaissent guère. Il écrit ces considérations qui nous paraissent excessivement justes.

« Sans les Turcs, ce tombeau, que se disputent les Grecs et les catholiques, et les innombrables ramifications de l'idée chrétienne, aurait déjà été cent fois un objet de lutte entre ces communions haineuses et rivales, aurait tour à tour passé exclusivement de l'une à l'autre et aurait été interdit sans doute aux ennemis de la communion triomphante. Je ne vois pas là de quoi accuser et injurier les Turcs. Cette prétendue intolérance brutale dont les ignorants les accusent ne se manifeste que par de la tolérance et du respect pour ce que d'autres hommes vénèrent et adorent. Partout où le musulman voit l'idée de Dieu dans la pensée de ses frères, il s'incline et il respecte. Il pense que l'idée sanctifie la forme. C'est le seul peuple tolérant. Que les chrétiens s'interrogent et se demandent de bonne foi ce qu'ils auraient fait si les destinées de la guerre leur avaient livré La Mecque et la Kaaba. Les Turcs viendraient-ils de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie y vénérer en paix les monuments conservés à l'islamisme (1)? »

Nous voyons là très clairement ce que Lamartine doit

(1) *Voyage en Orient.*

à l'Orient et à la fréquentation des musulmans. Mais il avait déjà exprimé des idées analogues avant son voyage. C'est ainsi que nous trouvons dans une lettre à son ami de Virieu, en date du 13 mars 1832 :

« Ah! que l'Evangile a raison de prêcher patience, indulgence et tolérance pour nous comme pour les autres! La passion du bien, quand elle est dépourvue de cette douceur et charité divine, nous fait mal comme une passion du mal : c'est l'homme qui se substitue alors à Dieu, c'est la doctrine des de Maistre et de tous les hommes absolus, c'est-à-dire étroits dans un système, une affection ou une idée. »

Lamartine arrive, après 1830, à demander nettement la séparation absolue de l'Église et de l'État. Les deux domaines ne sont pas du même ordre. Les unir est chimérique, car toujours l'un s'efforcera d'opprimer l'autre, et l'on aura, ou une théocratie autoritaire et funeste à la pensée, ou un État persécuteur et tracassier.

« La séparation de l'Eglise et de l Etat? Heureuse et incontestable nécessité d'une époque où le pouvoir appartient à tous et non à quelques-uns : incontestable, car, sous un gouvernement universel et libre, un culte ne peut être exclusif et privilégié; heureuse, car la religion n'a de force et de vertu que dans la conscience; elle n'est belle, elle n'est pure, elle n'est sainte qu'entre l'homme et Dieu (1). »

A la Chambre des députés, Lamartine revint plus d'une fois sur cette question, et chaque fois qu'il en eut

(1) *Sur la politique rationnelle*, IX, Revue européenne, 25 septembre 1831.

l'occasion, il proclama nettement la séparation absolue des deux pouvoirs. Car, de songer à une transaction, peine perdue : il ne peut y en avoir. Il élève la question à la hauteur des principes, et répond à une objection des timides par ces belles paroles :

« Laissez-donc au sentiment religieux sa place et sa liberté, et ne craignez pas que la religion tombe parce qu'elle ne sera plus soutenue par la main fragile et souvent odieuse du pouvoir humain; ne craignez pas que le feu de l'autel s'éteigne parce que vous ne le ranimerez plus avec le souffle profane et souvent mortel du pouvoir; laissez-y souffler librement tous les vents de croyances et de doctrines : au lieu d'un tiède et unique foyer que vous couvez sous votre main, vous aurez un foyer ardent et immense dont les étincelles partout semées iront rallumer la lumière et répandre la chaleur sur votre société qui se refroidit (1). »

Mais, en même temps, Lamartine demande de tous ses vœux, il aspire avec ardeur à la réalisation la plus parfaite de l'esprit chrétien; il désire que cet esprit entre dans les mœurs, soit à la base de l'organisation sociale, et inspire toutes nos lois. Il ne veut point de théocratie; il repousse de toute sa force les prétentions catholiques sur ce point. La vérité doit s'imposer par la seule conviction; ce qu'on lui peut offrir de meilleur, c'est la liberté.

« C'est là le seul empire de la vérité chrétienne, le seul joug que nous porterons tous avec liberté et avec amour, quand le tronc immortel du christianisme qui renouvelle ses

(1) *L'Etat, l'Eglise et l'enseignement*. Chambre des députés, 30 novembre 1843.

rameaux et son feuillage selon les besoins et les temps, aura porté et multiplié pour nous ses derniers fruits (1). »

Lamartine insiste beaucoup sur ces conséquences sociales à tirer du christianisme. Convaincu qu'une société ne peut exister sans une foi, sans des convictions fermes, et d'ailleurs que le christianisme est la plus haute révélation morale qui ait jamais été faite à l'humanité, il vise à faire passer cette morale dans les faits, dans la réalité de tous les jours. Ce n'est pas lui, certes, qui eût accepté cette proscription du nom de Dieu de tous les lieux où il serait tant nécessaire, de l'école, du Parlement, de tous les conseils de la nation. Il n'eût pas admis que le législateur, et la presse, et les instructeurs de l'enfance se coalisassent dans un complot impie et destructeur pour enlever au peuple et surtout aux générations futures le ressort intérieur, le levier puissant qui soulève les montagnes et prévient les conflits sociaux. Les peuples qui n'ont plus aucune foi sont des peuples mourants, qui disparaissent et font place à d'autres plus jeunes, plus hardis, plus vaillants, qui prennent place sur la scène du monde en saluant l'espérance qui leur répond par un sourire approbateur. Aussi Lamartine s'efforça-t-il toujours de soustraire le peuple à la domination des instincts matériels, de le soulever au-dessus de la fatigue journalière et d'un travail souvent pénible, et de lui découvrir, par delà la vie physique et la satisfaction des besoins qui s'y rap-

(1) *Politique rationnelle*, X.

portent, une vie plus haute, plus vraie, plus digne de recherche, la vie morale et religieuse, la vie de l'âme, le développement de l'intelligence et du cœur, et l'aspiration progressive et de plus en plus réalisée vers Dieu, source et fin de toutes choses. Mais qu'on nous permette, pour finir, de citer Lamartine lui-même :

« Elevons souvent les regards des hommes, notre pensée et notre voix, vers cette puissance régularisatrice d'où découlent, selon Platon comme selon notre Evangile, la justice, les lois et la liberté, qui seule sait tirer le bien du mal ; qui tient dans ses mains les rênes des empires, et qui les secoue souvent avec violence et rudesse, pour réveiller l'humanité de son sommeil et lui rappeler qu'il faut marcher, dans la route de sa destinée divine, vers la lumière et la vertu. Cet élan de l'humanité vers le ciel n'est pas stérile; c'est une foi intime, c'est la foi de l'humanité dans le progrès. Rappelons à nous cette force et cette foi des temps d'épreuve et de doute ; confions-nous à cette Providence, dont l'œil n'oublie aucun siècle et aucun jour; faisons le bien, disons le vrai, cherchons le juste, et attendons (1). »

(1) *Politique rationnelle*, conclusion.

CHAPITRE V

LES ANNÉES DE VIEILLESSE

La période de vingt ans qui s'étend de la révolution de 1848 à sa mort, fut pour Lamartine une bien triste époque. Accablé de dettes énormes, il travaille sans se lasser pour remplir le gouffre toujours plus béant, et, si c'est une chose triste que de voir son merveilleux génie ainsi prostitué à jeter sans cesse aux imprimeurs la prose qui doit lui donner le pain quotidien, à entasser les pages sur les pages et les œuvres sur les œuvres, hâtivement, fiévreusement, au hasard, c'est d'autre part avec admiration et respect que l'on pense à une telle activité, courageuse et héroïque, comme celle du matelot sur un navire faisant eau de toutes parts, qui se multiplie pour arrêter le flot grondant dans le flanc du vaisseau.

Lamartine avait vu bientôt, en 1848, ce qu'il devait attendre de ce peuple inconstant, sans cesse agité entre tous les extrêmes et prêt à se jeter des fureurs de la démagogie aux bras du premier aventurier qui lui montre un panache ou quelque cheval noir. Il s'était senti saisi de tristesse en voyant finir en queue de poisson cette révolution qu'il avait saluée à ses débuts avec un si joyeux enthousiasme. Il voyait son œuvre manquée, la république mourante, et sentit se briser en lui ses belles es-

pérances du commencement. C'est avec une certaine mélancolie qu'il adressa au peuple une courte et admirable allocution le jour où fut inaugurée la constitution :

« Peuple, Dieu seul est souverain, parce que seul il est créateur ! parce que seul il est infaillible ! seul juste ! seul bon ! seul parfait !

« Le règne de Dieu par la raison de tous s'appelle République.

« La République ! c'est le gouvernement qui a le plus besoin de l'inspiration et de la bénédiction continues de Dieu. Car, si la raison du peuple s'obscurcit ou s'égare, il n'y a plus de souverain.

« Elevons nos pensées aussi haut que Dieu lui-même, pour qu'il inspire de plus en plus ce peuple, pour qu'il donne l'ordre spirituel à la terre, comme il a donné l'ordre matériel aux astres là-haut.

« Qu'il bénisse la Constitution !

« Qu'elle commence et qu'elle finisse par son nom !

« Qu'elle soit pleine de lui ! »

Comme de telles paroles tombent terribles sur les hommes de nos jours ! Combien le poète fut aussi prophète selon qu'il aimait à le répéter ! Où sont les belles promesses que semblait nous faire l'aurore de 1848 ? Où est cette République chrétienne, inspirée par Dieu, l'ayant à la base et au sommet de sa Constitution ? Rêves de poète, dira-t-on ! Eh ! oui, et il serait heureux que nous eussions aujourd'hui encore un tel poète pour nous faire entendre de telles paroles, au lieu de la banalité désespérante qui de plus en plus nous envahit et nous déborde.

Toutes ces tristesses, et ensuite les tristesses person-

nelles, la mort de ses amis, la mort de sa femme, ramenèrent de plus en plus Lamartine à la foi de son enfance, à la foi de sa mère. Il faut s'entendre. Il ne revint pas aux dogmes catholiques que sa conscience avait définitivement jugés. Mais sa piété devint plus précise, plus vivante, plus humaine. En voyant tous ces morts bien-aimés descendre dans la tombe, il se posa plus nettement le problème de la séparation et du revoir dans un monde meilleur. Ses espérances sur ce point n'avaient pas varié pendant toute sa vie. Mais à ce moment, quand les ombres du soir descendent déjà sur lui, l'immortalité devient en quelque sorte plus réelle, plus certaine, plus palpable.

Toi qui fis la mémoire, est-ce pour qu'on oublie?...
Non, c'est pour rendre au temps, à la fin, tous ses jours,
Pour faire confluer là-bas, en un seul cours,
Le passé, l'avenir, ces deux moitiés de vie,
Dont l'une dit : jamais, et l'autre dit : toujours!

Toi qui permets, ô Père, aux pauvres hirondelles
De fuir sous d'autres cieux la saison des frimas,
N'as-tu donc pas aussi, pour tes petits sans ailes,
D'autres toits préparés dans tes divins climats?
O douce Providence, ô mère de famille,
Dont l'immense foyer de tant d'enfants fourmille,
Et qui les vois pleurer, souriante, au milieu,
Souviens-toi, cœur du ciel, que la terre est ta fille,
Et que l'homme est parent de Dieu (1)! »

(1) *La Vigne et la Maison, Dialogue entre mon âme et moi.*

Lamartine a précisé davantage ce qu'il entendait par la raison religieuse. C'est bien la conscience, comme nous le disions plus haut. C'est ce qu'il affirme très clairement dans le *Douzième entretien de littérature.*

« L'intelligence peut se tromper, le sentiment peut s'égarer; la conscience ne peut fléchir, c'est l'instinct absolu et incorruptible du juste et de l'injuste, du bien ou du mal, du crime ou de la vertu, instinct supérieur à nos passions mêmes et à nos fautes, et qui nous juge même en flagrant délit de nos faiblesses ou de nos iniquités... Le dogme varie, les mœurs changent, la conscience est innée et universelle. »

Sa religion est devenue moins rationaliste, au moins de forme, d'apparence, car nous croyons avoir montré qu'au fond jamais homme ne fut moins rationaliste que Lamartine. Il parle moins qu'autrefois de la révélation divine à la raison, et il écrit ce beau vers :

Dieu, qui révèle au cœur mieux qu'à l'intelligence !

Sa foi est devenue plus spécifiquement chrétienne. On trouve beaucoup plus souvent sous sa plume le mot Père appliqué à Dieu, qu'autrefois il appelait Providence ou même fatalité. Voyez, par exemple, le *Tailleur de pierres de Saint-Point :*

« Je suis ton père... Et je suis ton ami... Et je suis ton consolateur, car c'est par ma volonté et pour ma volonté que tu souffres ! Et tu peux me parler comme à un confident, car je t'entends sans que tu parles !... Mon vrai nom, c'est *vie.* »

Pas plus que jamais, Lamartine ne conçoit une révélation surnaturelle extérieure à nous. Dieu pour lui con-

tinue à se révéler dans la nature et dans la conscience de l'homme. Dieu n'est pas un homme se laissant voir et toucher et parlant aux hommes. Son vrai nom, c'est Mystère, et les hommes insensés qui prétendent l'enfermer dans leurs étroites formules ressemblent aux enfants qui tracent des empires et des univers dans l'étroit espace d'une petite chambre. L'infini pourrait-il apparaître aux mortels qu'un jour pousse à la vie, et qu'un jour bientôt abat? Par lequel de ses sens lui pourrait-il apparaître?

Je dis au tourbillon : — O Très Haut! si c'est toi,
Comme autrefois, à Job, en chair apparais-moi!...

. . . .

Mais son esprit en moi répondit : « Fils du doute,
Dis donc à l'Océan d'apparaître à la goutte!
Dis à l'éternité d'apparaître au moment!

. . . .

Peux-tu voir l'invisible ou palper l'impalpable?
Fouler aux pieds l'esprit comme l'herbe ou le sable?
Saisir l'âme? embrasser l'idée avec les bras?
Ou respirer celui qui ne s'aspire pas (1)? »

Donc, pas de formule pas de dogme impuissant et passager. Pour ceux qui font des dogmes la chose essentielle de la religion, Lamartine n'est évidemment pas chrétien; il n'est qu'un rêveur sentimental, sans profondeur et sans beaucoup de sérieux, apte à se donner de pieuses émotions exprimées en vers harmonieux, mais vides. Mais si l'on croit que les dogmes sont choses

(1) *Le Désert.*

tout à fait secondaires, élément humain et périssable d'une religion éternelle et qui se renouvelle sans cesse en dépouillant les vêtements trop étroits de son enfance. alors on ne contestera pas à notre poète le titre qu'il a toujours revendiqué, et avec autant de raison, selon nous, que les gens pourvus des formules les plus précises et les plus orthodoxes. De quel droit éliminez-vous qui ne vous plaît pas, qui voit autrement que vous Dieu, et peut-être mieux? Qui vous a établi pontife souverain des consciences? Où sont vos titres de vizir du Dieu très haut et invisible? Montrez-moi quelque chose de plus chrétien et de plus pieusement chrétien que ces quelques mots du *Tailleur de pierres de Saint-Point* :

« Moi, murmurer contre le bon Dieu? Oh! non! Il sait ce qu'il fait, et nous, nous ne savons que ce que nous souffrons. Mais je me suis toujours imaginé que les souffrances, c'étaient les désirs du cœur de l'homme écrasés dans son cœur jusqu'à ce qu'il en sortît la résignation, c'est-à-dire la prière parfaite, la volonté humaine, pliée sous la main d'en haut. »

D'ailleurs, à tous les moments de sa vie, Lamartine n'a pas rejeté d'une façon absolue le culte et les rites de l'Église. Sans doute son idéal était une religion large, tolérante, sans dogmes et sans rites, un culte en esprit et en vérité, non pas enfermé dans des murs de pierre, mais grand comme l'infini et vaste comme l'univers. Mais il reconnaissait parfaitement tout ce qu'il y a de grand dans le culte chrétien, et souvent il accompagnait sa femme à l'église. Quand son ami Dargaud mourut, il fut enseveli sous les prières de l'Église. Lamartine en fut

vivement peiné et écrivit à ce sujet à Léon Bruys une lettre malheureusement perdue, mais dont nous parle M. Charles Alexandre. Il y disait entre autres :

« La prière ne fait jamais de mal. »

Deux jours avant sa mort, qui survint le 27 février 1869, Lamartine reçut l'extrême-onction des mains de l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine. Quelle valeur faut-il attacher à cet acte? Nous pensons qu'il ne faut ni l'exagérer, ni le diminuer. Il ne faut pas l'exagérer : il ne signifie pas que Lamartine abandonne les convictions librement choisies de son âge mûr. Il n'y a point là d'apostasie, mais simplement l'acte d'un esprit respectueux de l'Église dont il est sorti et de la religion qui fut celle de sa mère. C'est la preuve d'une grande âme, il n'y a que les petits esprits pour insulter à leur mère. Même en nous séparant de nos idées et de nos croyances d'enfance, il est noble et beau de les respecter à cause de notre mère qui nous les inspira. Il ne faut pas le diminuer : cet acte signifie d'une manière incontestable que Lamartine est chrétien, qu'il se rattache encore à la religion dont il est sorti. Certes, il en voit mieux que personne les défauts, les vices, les erreurs. Il ne voit pas dans l'Église une arche sainte à laquelle on n'ose pas toucher. Il en signale les faiblesses. Mais tout en montrant qu'elle est une institution humaine, par conséquent variable, il en reconnaît la valeur religieuse :

Le nectar est divin, mais le vase est mortel.

Son corps fut transporté à Saint-Point, où il avait désiré reposer. Une foule pieuse et recueillie suivit le cortège de celui à qui elle devait tant, et que le peuple de Paris oubliait. Et là, dans le silence du vallon, on n'entendait que le son plaintif de la cloche à qui autrefois il avait adressé ces vers :

Si quelque main pieuse en mon honneur te sonne,
Des sanglots de l'airain, oh! n'attriste personne;
Ne vas pas mendier des pleurs à l'horizon!
Mais prends ta voix de fête, et sonne sur ma tombe
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
    Au seuil libre d'une prison!

On le plaça auprès de sa fille, de sa mère et de sa femme, et sur la tombe ces mots : *Speravit anima mea.*

APPENDICE

LE PANTHÉISME DE LAMARTINE

L'accusation de panthéisme fut lancée contre Lamartine surtout à l'apparition de *Jocelyn* et de la *Chute d'un ange*. On prétendait que ses affirmations vagues, son Dieu révélé dans la nature, présent partout, inspirateur de tout, était le Dieu impersonnel du panthéisme, et naturellement toutes les bonnes âmes le damnaient avec ensemble et faisaient en passant près de lui le signe de la croix.

Depuis, cette étiquette, comme toutes les étiquettes, est entrée dans l'usage. Demandez aux premiers venus ce qu'ils pensent des opinions religieuses de notre grand poète, neuf sur dix vous répondront : « Oh ! il est panthéiste, vague, rêveur, il a parfois des aspirations sentimentales vers la divinité : à part çà... » C'est du reste le même jugement qu'on applique à Lamartine pour tout ce qui n'est pas vers, pour la politique, pour l'histoire, pour la religion. C'est un principe commode, car il dispense d'étudier ce qu'on supprime d'un mot. On ne paraît pas se douter que sous cette rêverie et ce prétendu vague, il y a quelque chose de très précis, et qu'il suffirait de le chercher pour le trouver. Par exemple, en politique, ses vues prophétiques sur le rôle futur de l'Italie et de l'Allemagne

unifiées, faite par nous ou avec notre assentiment, mais contre nous. Par exemple, en religion, sa doctrine de l'expiation par la souffrance volontairement acceptée, ou sa théorie si nette et si lumineuse de la séparation de l'Église et de l'État, que peut-être il y aurait profit pour nos politiciens actuels à méditer quelque peu.

Mais revenons à notre question, l'accusation de panthéisme. Lamartine s'en est très énergiquement défendu dans les préfaces de *Jocelyn* et de la *Chute d'un ange*.

« On m'a accusé de panthéisme : j'aimerais autant qu'on m'accusât d'athéisme. cette grande cécité morale de quelques hommes privés, par je ne sais quelle affliction providentielle, du premier sens de l'humanité, du sens qui voit Dieu. Parce que le poète voit Dieu partout, on a cru qu'il le voyait en tout. On a pris pour panthéisme aussi le mot de saint Paul, ce premier commentateur du christianisme : *in illo vivimus, movemur et sumus*. C'est le mien. Mais refuser l'individualité suprême, la conscience et la domination de soi-même à celui qui nous a donné l'individualité, la conscience de nous-mêmes et la liberté, c'est refuser la lumière au soleil et la goutte d'eau à l'océan. Non : mon Dieu est le Dieu de l'Evangile, le *Père qui est AU CIEL*, c'est-à-dire qui est partout (1). »

Et Lamartine y est revenu plusieurs fois. Chaque fois qu'il en a l'occasion, il se prononce nettement contre le panthéisme. Il en montre bien les conséquences funestes pour la morale dans ces vers du *Désert :*

Non, ce second chaos qu'un panthéiste adore,

(1) *Post-scriptum* à l'Avertissement de *Jocelyn*, 26 mars 1836.

Où dans l'immensité Dieu même s'évapore,
D'éléments confondus pêle-mêle brutal
Où le bien n'est plus bien, où le mal n'est plus mal...

Précisons davantage.

Le panthéisme est un système philosophique qui nie la personnalité divine, qui nie la responsabilité de l'homme et le devoir. Au sens philosophique, ce mot ne peut pas signifier autre chose. Si donc on appelle Lamartine panthéiste en un autre sens, simplement dans ce sens que son Dieu règne dans toute la nature, dans le sens vulgaire du mot panthéisme, nous dirons : peut-être. Il est possible, si l'on entend par panthéisme l'omniprésence de Dieu, que Lamartine soit panthéiste. Mais c'est alors une question de mots, et nous ne voulons pas y entrer. Un critique ne peut juger la question qu'au point de vue philosophique et en attribuant au terme panthéisme son sens philosophique ordinaire. Eh bien! à ce point de vue nous affirmons catégoriquement que Lamartine n'était pas, ne fut jamais panthéiste.

En effet, il croit à un Dieu personnel. Il l'adore, il croit à son action dans le monde; il l'appelle tantôt fatalité, tantôt Providence. Ce Dieu se manifeste dans l'univers, dans le monde. Mais il ne serait jamais venu à l'esprit de Lamartine de le confondre avec le monde, d'en faire le principe inconscient du développement de la matière.

En second lieu, Lamartine croit à la haute valeur du devoir, et par suite à la responsabilité morale. Est-ce là

le fait d'un panthéiste? Il proclame en toute circonstance que l'homme devra rendre compte à Dieu de ce qu'il aura fait. Pour cela, il lui faut une personnalité. L'homme est une personne distincte de Dieu, bien que celui-ci agisse dans l'homme, de même qu'il est distinct du monde dans lequel il agit et se manifeste.

Nous nous contentons de poser ces deux points. Si nous voulions développer la question, elle nous fournirait la matière d'un travail à part. Nous ne pouvons entrer dans le détail. Nous renvoyons d'ailleurs à ce que nous avons dit dans le cours de ce travail : nous pensons que les vues que nous y avons présentées ont démontré l'erreur de ceux qui accusent Lamartine de panthéisme. Il avait lui-même un talent trop personnel pour verser dans ce système. Le panthéisme demande quelque chose de plus impersonnel, comme par exemple la poésie de Leconte de Lisle. Lamartine avait à un trop haut point le sentiment de la responsabilité humaine et le souci de l'effet moral que ses écrits pourraient produire pour s'abstraire dans une doctrine si desséchante. Nous rappelons à ce sujet l'*Ode au Désespoir*, dont nous avons parlé, et qu'il n'osa publier sans y joindre une réfutation mise dans la bouche de la Providence, de crainte que cela parût trop impie et blessât le sentiment religieux de quelque lecteur.

Nous ne faisons d'ailleurs nulle difficulté de reconnaître que Lamartine, comme tout poète digne de ce nom, surtout quand il est comme lui doué d'un grand et pro-

fond sens religieux, apercevait dans toute la nature l'action constante de la Divinité et était plus ou moins porté vers l'*animisme*, c'est-à-dire à voir dans chaque phénomène et dans chaque partie de la nature une âme, un être sentant, dans le végétal comme dans l'animal et dans l'homme, et que sa nature ouverte et aimante était assez large pour embrasser dans un amour immense même les bêtes et les choses dans lesquelles il met une âme. Lamartine le fait comme tout poète, comme l'enfant qui ne sait pas encore abstraire et qui donne la sensibilité et la vie à tout ce qui se meut. Voyez par exemple, dans la *Chute d'un ange,* le magnifique chœur des cèdres du Liban. Mais est-ce là une raison suffisante pour lui lancer une accusation de panthéisme et d'impiété? Qu'y a-t-il d'impie à associer avec soi dans son adoration toute la nature et tous les êtres? N'est-ce pas plutôt la preuve d'un esprit plus religieux? Cela ne prouve-t-il pas un cœur assoiffé d'infini, qui mêle dans son aspiration vers Dieu tout ce qui vit, tout ce qui est, les sphères célestes du firmament et le brin d'herbe dans la prairie? Et une telle adoration est-elle en quoi que ce soit inférieure à celle d'une pensée sèche qui, hors d'elle-même, ne voit rien dans le monde?

CONCLUSION

Nous avons, dans la suite de ce travail, vu Lamartine se détacher progressivement du catholicisme, où il avait pris naissance, rejeter, comme le papillon sa chrysalide, une enveloppe dogmatique imparfaite à son gré, et s'élancer à la recherche d'une foi plus pure, plus idéale, plus éternelle. Dans cette évolution incessante et parfaitement naturelle de son esprit, il voit d'un côté le passé : il l'abandonne sans retour et sans regret; de l'autre, l'avenir : il s'abandonne à lui avec confiance.

Nous avons dit que cette évolution était parfaitement naturelle. Nous croyons en effet que l'humanité, aussi bien que les individus, ceux du moins qui ne regardent pas en arrière comme la femme de Loth, et ceux-là sont emportés par l'irrésistible courant de l'esprit qui agite le monde, l'humanité marche à une religion à symboles plus simples, plus rationnels (nous ne disons pas rationalistes), et que la religion se purifie peu à peu des éléments étrangers que des siècles d'ignorance et d'erreur y ont joints. Nous sommes aujourd'hui dans une époque de critique et de jugement individuel libre en tout ce qui touche le domaine des opinions. Les religions, comme tout le reste, doivent produire leurs titres et se justifier

à l'homme, à sa raison et à sa conscience : elles n'ont plus leur droit antique d'oppression des consciences.

Nous venons de dire que les religions doivent se justifier à la raison de l'homme. Par quoi nous ne voulons nullement dire que la raison puisse les comprendre et en saisir tous les éléments. Les religions ont pour objet l'Infini et, par cela même, contiennent des éléments de mystère que la raison humaine est obligée de constater sans pouvoir les expliquer. Seulement il ne faut pas, sous prétexte de mystère, nous faire passer toutes sortes de choses qui n'ont rien à faire avec lui ; il ne faut pas nous jeter dans l'absurde et le contradictoire : nous posons en principe que le mystère n'est jamais le contradictoire ; il n'est que l'incompréhensible ; et le contradictoire reste le contradictoire, malgré tous les efforts que l'on peut faire pour lui coller l'étiquette mystère. Vous aurez beau vouloir, sous prétexte religieux, que deux et deux fassent cinq, vous n'arriverez jamais à le faire croire à l'humanité : elle vous laissera là dans sa marche éternelle.

Lamartine fut non seulement le plus religieux de nos poètes, mais encore un des hommes les plus religieux que nous connaissions. Car nous entendons par homme religieux non pas un homme signant et récitant un symbole plus ou moins orthodoxe, mais celui qui s'unit à Dieu par toutes les forces de son être ; ses idées peuvent bien se trouver fausses sur certains points, elles le sont même sûrement par le seul fait qu'il est homme, il n'en est pas moins religieux. Nos idées participent des temps qui les

1.3

